

/ actu / Le palmarès 2021 de l'équipe de sceneweb

En 2021, comme en 2020, sceneweb n'a cessé de paraître tous les jours, même lorsque les salles étaient fermées au public, pour continuer de vous informer sur la situation du spectacle vivant. Cette année 2021, l'équipe s'est enrichie de nouvelles plumes afin d'accroître notre surface éditoriale, une richesse supplémentaire pour continuer d'aiguiser la curiosité de notre journal. Voici le palmarès 2021 de l'équipe.

Le palmarès de Christophe Candoni



Les frères Karamazov Photo Simon Gosselin

Fermés au public en raison du contexte pandémique, les théâtres ne restaient pas moins actifs dès le début de l'année 2021, moment où s'est aussitôt distinguée la création de *Tropique de la violence* dans une adaptation et une mise en scène d'Alexandre Zeff d'après le roman de Nathacha Appanah au TCI. Un écrin scénographique de toute beauté soutenait une interprétation intensément physique et organique du livre admirablement porté au plateau. D'autres bouleversants spectacles ont mis du temps à rencontrer leur public car également perturbés par la

crise sanitaire. Très attendu, *L'Étang* de **Gisèle Vienne** a magnifiquement plongé les spectateurs du festival d'automne dans les eaux troubles de la violence intime et indicible de **Robert Walser** transcendée par **Adèle Haenel**, stupéfiante en adolescente androgyne. Aux antipodes des couleurs pop acidulées de cette proposition, c'est dans l'obscurité fauve et menaçante de la nuit koltésienne que **Jean-Christophe Folly**, mis en scène par **Mathieu Cruciani**, a incarné le verbe brut et dru, totalement exalté et sans compromis de *La Nuit juste avant les forêts* à Colmar puis Paris. Autre parole puissante et engagée : celle de **Léonora Miano** s'est fait entendre grâce à **Stanislas Nordey** et une jeune distribution Afropéenne dans *Ce qu'il faut dire* au TNS. Avec l'exigence et l'intransigeance qu'on lui connaît, **Sylvain Creuzevault** a clôturé son exploration sisyphéenne de l'œuvre de Dostoïevski avec une magistrale version des *Frères Karamazov* à l'Odéon. Dans une forme plus épurée mais pas moins sage que d'habitude, le metteur en scène et une fidèle troupe d'acteurs de très haute volée ont mis en valeur les déchirements intérieurs et explosifs des personnages. A Avignon, le réalisateur **Kornel Mundruczo** a confirmé l'importance de son geste théâtral à l'hyperréalisme cinématographique et la minutie de sa direction d'acteurs acérée en exacerbant la force et la fragilité de sa comédienne **Justyna Wasilewska** en état de grâce dans *Une Femme en pièces*. Côté danse, **Lia Rodrigues** a signé un mémorable et virtuose carnaval joyeusement sensuel et transgressif avec *Encantado*. Sur la scène musicale, **Gustavo Dudamel**, nouveau directeur musical de l'Opéra de Paris est forcément la personnalité de l'année. Il a ouvert son mandat en faisant rayonner son orchestre dans les effusions sonores de *Turandot* de Puccini avant de s'attaquer à Mozart fin janvier. La

compositrice finlandaise **Kaija Saariaho** a présenté son cinquième opéra mis en scène par **Simon Stone**, *Innocence*, dont l'intensité musicale et théâtrale a produit un véritable choc au festival d'Aix-en-Provence. L'année s'est terminée en suée et en beauté à l'Opéra Comique où **Pene Pati** et **Perrine Madoeuf** ont remplacé au pied levé les solistes titulaires des deux rôles titres dans *Roméo et Juliette* de Gounod et ont embrasé la salle conquise. Avec *Aria da capo*, **Séverine Chavrier** a révélé un quatuor de très jeunes adolescents hyper attachants célébrant avec humour et impertinence leur désir d'art et de vie.

Meilleur spectacle de théâtre : *Les Frères Karamazov* de Sylvain Creuzevault

Meilleur spectacle de danse : *Encantado* de Lia Rodrigues

Meilleur spectacle d'opéra : *Innocence* de Kaija Saariaho

Meilleur spectacle étranger : *Une femme en pièces* de Kornel Mundruczo

Meilleur metteur en scène et scénographie : Alexandre Zeff et Benjamin Gabrié pour *Tropique de la violence*

Meilleur comédien : Jean-Christophe Folly dans *La Nuit juste avant les forêts*

Meilleure comédienne : Adèle Haenel dans *L'Étang*

Révélation : Guilain Desenclos, Victor Gadin, Adèle Joulin, Areski Moreira dans *Aria da Capo* de Séverine Chavrier

Meilleur autrice : Léonora Miano pour *Ce qu'il faut dire*

CRITIQUES



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

THÉÂTRE

LA NUIT JUSTE AVANT LES FORÊTS

Matthieu Cruciani et Jean-Christophe Folly composent une *Nuit juste avant les forêts* sombrement lumineuse, nous laissant abasourdi face aux gouffres de l'âme.



Il arrive que l'on reste sonné par le moment que l'on vient de vivre. Cette mise en scène toute en retenue de Matthieu Cruciani est de ces instants rares. Jean-Christophe Folly nous entraîne dans un soliloque d'une profondeur insondable, donnant l'impression que Koltès aurait écrit cette longue traversée fiévreuse de l'âme pour lui. Entre des piliers en béton brut suintant de pluie crasse, il erre dans un *no man's land* nocturne, en périphérie du centre, à cette heure où l'on ne croise guère plus que des êtres en perdition. Avec son look étrange, fait de superposition de fringues colorées comme agrégées au fil des opportunités, cet homme s'accroche à la vie et à ses peines. Son flot de parole semble – avec ses souvenirs – rester la seule chose à laquelle se raccrocher pour ne pas sombrer. Totalement habité par le rôle, Jean-Christophe Folly multiplie avec un naturel déconcertant les chemins sans issue, les récits fragmentés, les ellipses coupées net et reprises plus tard après des raccourcis conduisant vers d'obsessionnelles ritournelles. Le metteur en scène lui offre même un instant suspendu, le temps d'une cigarette, dont les volutes de fumées nous mènent loin, entre contemplation totale et télescopage mental.

Le comédien vit sa partition de clochard céleste aussi rongé par l'époque qu'en révolte contre un monde en repli, en mal de fraternité et d'amour, fuyant les bandes de loulous qui s'en prennent aux étrangers comme lui. Ce type derrière lequel il court, au coin d'une rue au début de la pièce pour demander du feu, le partage d'une chambre ou un peu d'écoute le temps d'un verre, c'est nous. Masse silencieuse du public qui ploie sous les élans fragmentés, mais non moins vertigineux, d'ivresse de vie, de fragilité et de désespoir d'un alter ego. Sa nuit sans fin colore la nôtre. Les fêlures de celui qui pleure une prostituée dont il poursuit le souvenir de pont en pont, marquent au fer rouge. Nous perdons même la notion du temps, rattrapés par la courbe des lumières se faulant parmi les ombres sur les touches musicales subtiles de Carla Pallone, moitié du duo Mansfield.TYA. Ce long tourment lancinant n'en est que plus fascinant. / THOMAS FLAGEL

texte Bernard-Marie Koltès / mise en scène Matthieu Cruciani / avec Jean-Christophe Folly / à voir en janvier à Caen, en mars à Maubeuge et à Ivry...

Le Koltés sous acide du duo Folly-Cruciani



À la comédie de Colmar, avant une belle tournée à travers la France, du théâtre du Peuple aux Plateaux sauvages, Jean-Christophe Folly fait résonner avec une puissante clarté les mots de Koltés sous le regard précis et délicat de Matthieu Cruciani. Sombre à souhait, cette *Nuit juste avant les forêts* laisse entrevoir tous les fêlures, angles morts et histoires mortifères d'une âme errante, aux abois.

Installée dans une ancienne manufacture de tabac, la Comédie de Colmar impose, route d'Ingersheim, sa silhouette typiquement alsacienne. À l'intérieur, tout a été joliment aménagé. Le lieu est cosy, il invite à la rêverie, à se poser un temps, à laisser son esprit divaguer. Devant la grande salle, les premiers spectateurs attendent patiemment que les portes s'ouvrent, pendant que d'autres s'attardent au bar, où prennent le bon air de ce début octobre fort clément dans la Région Grand Est.

Monde souterrain

Tranquillement, chacun prend place. À vue, sur scène, une forêt de piliers de béton fait face au public. Sombre, noire, humide, elle propulse directement l'imaginaire dans quelques parkings souterrains, quelques lieux interlopes que seules d'étranges ombres habitent encore. De la pénombre, une silhouette se détache. C'est celle d'un jeune homme, trempé, hirsute, fébrile. Perdu, complètement speed, un brin névrotique, il cherche à retenir l'attention d'un quidam, d'un passant, d'un inconnu qui accepterait d'entendre sa triste litanie, l'urgence de vivre qui coule dans ses veines. S'accrochant à un dernier vestige d'humanité, un regard complaisant, une oreille attentive, il ouvre les vannes de ses pensées que l'absence, le manque de l'autre, quel qu'il soit, a trop longtemps maintenues dans le silence. Plus rien ne peut l'arrêter. Les mots coulent, tantôt

fluides, tantôt chaotiques. Ils s'échappent en grappe, se déversent naïvement impudiques, profondément poétiques. Histoires de putes, de « pédés », de « cons de Français », de loubards, de violences urbaines, l'étranger se libère de ce trop-plein, de tout ce qui embrouille sa tête alcoolisée, droguée. Sa vie, ses envies, son regard sur le monde, tout y passe dans une sorte de désordre absolu, incohérent. Pourtant, un fil se détache, ténu, celui d'une existence brûlée, cramée. A la lisière du monde, de la cité, le jeune homme déclare la guerre à ceux qui l'ont rejeté, mis au ban d'une société indifférente, intolérante. Dans un dernier souffle, il tente son va-tout, un cri d'amour, une demande d'asile, un abri pour la nuit, contre la mort qui rôde.

Intensément Folly

Silhouette longiligne légèrement courbée, voûtée, démarche chaloupée, Jean-Christophe Folly se glisse dans les mots de Koltés, les scandent dans une mélodie triste autant que lumineuse. Il donne chair à ce texte âpre, noir, mortifère. Exalté, surexcité, charmeur, ténébreux, il est cet homme, cet étranger à la marge, à la lisière de la civilisation et de cette forêt obscure, menaçante, qui se débat contre les fantômes de son passé, de son présent et de son futur. Dirigé avec beaucoup de précision et de finesse par Matthieu Cruciani et pris dans l'écrin noir scénographié par Nicolas Marie, le comédien nous entraîne dans le tréfonds de son âme, au cœur de ses pensées. C'est vertigineux, troublant, abyssal.

Avec son adaptation ciselée de *La Nuit juste avant les forêts*, Matthieu Cruciani ouvre magistralement la saison de la Comédie de Colmar, et signe une œuvre au noir qui emmène aux confins d'une humanité désespérée.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
Envoyé spécial à Colmar

Jean-Christophe Folly, antihéros haletant et captivant au cœur de la nuit koltésienne

Dans *La Nuit juste avant les forêts* que met en scène Matthieu Cruciani à la Comédie de Colmar, le comédien Jean-Christophe Folly dit avec une magnifique vitalité l'expérience de l'exclusion, de la solitude, de la marginalité, autant de thèmes chers au théâtre de Bernard-Marie Koltès.

En 1977, avant les grandes pièces telles que *Combat de nègre et de chiens* ou *Roberto Zucco*, avant le faste des années Chéreau au Théâtre des Amandiers et ailleurs, Koltès écrit *La Nuit juste avant les forêts* qui annonce déjà un univers, une langue, un style où tout dit avec force l'impossible échange entre les êtres. La pièce fait entendre une parole fleuve, frénétique, écrite en une seule et longue phrase sinieuse qui s'étend sur une soixantaine de pages dans le texte publié aux Éditions de minuit. À travers la voix d'un anonyme ordinaire, elle s'échappe d'une seule traite, en seul souffle. Impossible à contenir.

Foisonnante en mots mais aussi en pensées énoncées avec une apparente simplicité qui n'amoindrit en rien la densité, la profondeur de son propos d'une troublante contemporanéité, la pièce met en scène un homme, étranger à la ville (ce « bordel » dit-il), étranger à ses habitants (« les cons d'en bas », « les salauds de français »...). Mal habillé, pas intégré, seul, ivre, dégingandé, il vocifère avec une arrogance presque drôle sa haine des gens et revendique son inaptitude au monde. Dans l'interstice béant qui existe entre lui, si rétif et sauvage, et la société, le personnage est paradoxalement traversé par le besoin de l'Autre. Au point qu'il apostrophe un inconnu, rencontré par hasard au coin de la rue, peut-être un loulou, un loubard, venu du « quartier des putes » qu'il évoque à plusieurs reprises non sans humour et tendresse. Il lui demande du feu, puis une chambre pour la nuit ou même qu'une seule partie de la nuit. Il voudrait lui payer un café ou une bière mais il n'a pas ou plus d'argent sur lui. Sa demande inféconde ne trouve aucune réponse mais l'appel persiste et rend compte d'un rapport au monde qui désarçonne autant qu'il libère.

Sur scène, une imposante architecture urbaine en béton rappelle celle des zones périphériques, des parkings souterrains, des ponts aériens, une sorte d'enclave désaffectée, ouverte aux vents glaciaux et à la pluie qui s'abat comme un leitmotiv pour intensifier le malaise et la laideur. La pénombre laisse présager l'imminence d'un danger comme



d'un impénétrable mystère. C'est la nuit. « L'heure où d'ordinaire l'homme et l'animal se jettent sauvagement l'un sur l'autre » écrira Koltès plus tard dans une autre pièce, *Dans la solitude des champs de cotons*. Il fait froid. Et pourtant l'homme s'est dévêtu de ses couches de vêtements successives comme s'il étouffait dans cet environnement hostile. Terré dans l'abjection du crépuscule, des flaques d'eau et de la boue, il paraît pour autant toujours en extraire une beauté, une grâce, insondables.

Jean-Christophe Folly aborde le soliloque avec une remarquable aisance, une force vive et drue, une exaltation fonceuse et fiévreuse, un engagement total. Son jeu fait montre d'une solidité, d'une virilité et d'une intranquillité qui traduit l'urgence, la nécessité de dire. « Je veux gueuler et pouvoir gueuler, même si on doit me tirer dessus » clame-t-il. Les mots se déversent comme la pluie. Et face à l'adversité, la parole s'incarne physiquement, organiquement, et à travers elle la crise existentielle et sociale d'une époque qui n'en finit pas de violenter, de fragiliser l'humain. C'est tout cela qui transpire du verbe et du corps de l'acteur. Et s'il se révèle être un acteur koltésien évident, c'est qu'il est aussi soutenu par la hauteur de vue et la sensibilité de la mise en scène que signe Matthieu Cruciani, et par l'éloquence de tout l'univers visuel et sonore qui l'accompagne.

Christophe Candoni

THÉÂTRE

Le long chant d'amour et de révolte de Koltès

Dans la mise en scène de Matthieu Cruciani, Jean-Christophe Folly fait entendre *la Nuit juste avant les forêts*, une des premières pièces de Bernard-Marie Koltès, exceptionnelle et nécessaire.

Écrite en 1977, publiée aux Éditions de Minuit en 1988, *la Nuit juste avant les forêts* échappe à la patine du temps. Le texte, visionnaire, s'entend comme un cri qui déchire la nuit de tous les laissés-pour-compte d'hier et d'aujourd'hui, transmettant physiquement le poids de la solitude et de l'exclusion. Composé d'un seul souffle flévreux d'une soixantaine de pages, formulé à la première personne, sans ponctuation, c'est à l'acteur d'en orchestrer la partition et les respirations.

Antérieur à ses œuvres de référence - *Combat de nègre et de chiens*, *Quai ouest*, *Dans la solitude des champs de coton*... -, Bernard-Marie Koltès l'avait proposé à Patrice Chéreau, qui allait par la suite monter toutes ses pièces, mais qui déclina et attendit plus de trente ans avant de le mettre en scène en 2010, après la disparition de Koltès, avec le comédien Romain Duris.

Véritable défi d'interprétation et de mise en scène, mise en abîme tout en énergie et en tension, *la Nuit juste avant les forêts* fascine et revient régulièrement sur les plateaux avec plus ou moins de puissance et de grâce. La proposition de Matthieu Cruciani, qui vient de la créer à la Comédie de Colmar, dont il a pris la direction avec Émilie Capliez en janvier 2019, fera date. Elle doit tout à la présence magnétique et au jeu incandescent de Jean-Christophe Folly, porté par la musique subtile de la violoniste Carla Pallone et la scénographie entrelaçant rêve et réalité de Nicolas Marie.

Une langue urbaine et familière fustigeant la relégation des pauvres

Tapi dans l'ombre et la boue, sous un pont monumental qui pourrait être la ligne de fuite d'un boulevard périphérique, il est cet homme - dont on n'entendra jamais le nom - qui tente d'échapper à la solitude comme on voudrait conjurer la folie. Un inconnu passe qu'il cherche à retenir, lui demandant du feu, une cigarette, un regard... Il est en quête d'une chambre où passer la nuit mais il n'a pas d'argent. Le peu qu'il lui restait lui a été volé dans le métro. Il raconte la banlieue poisseuse, où l'on ne trouve pas de travail et auquel il a renoncé depuis longtemps: « *Mon salaire, moi, c'était un drôle d'oiseau tout petit qui*



Jean-Christophe Folly incarne jusqu'au vertige tous les éclats du désir et de la rage. Jean-Louis Fernandez

rentrait, que j'enfermais, et qui, dès que j'entrouvais la porte, s'envolait tout d'un coup et ne revenait jamais, il ne restait plus qu'à le regretter tout le reste du temps. Maintenant je ne travaille plus...»

Long poème convulsif, profération musicale pleine d'embardees, *la Nuit juste avant les forêts* explore le thème de la solitude, de l'exclusion, de la précarité et du racisme dans une langue urbaine et familière qui fustige la relégation des pauvres. L'homme est d'origine étrangère et maudit « *tous ces cons de Français* » - un motif provocant qu'il propulse cycliquement - « *avec leurs mêmes gueules et leurs mêmes soucs, parlant de bouffe jusque sous la pluie* ».

Un poème convulsif, qui explore la solitude, l'exclusion, la précarité et le racisme.

Il maudit aussi bien ceux qui sont de l'autre côté d'une frontière de classe que ceux avec qui il partage la marginalité et la déchéance, mais qui le considèrent encore avec mépris car il n'a pas les mêmes codes culturels. Comme un boxeur, il encaisse les coups et revient à l'avant-scène, cherchant le public du regard, fragile et puissant, titubant et inébranlable.

Le jeune homme dessiné par Koltès et à qui donne puissance et vie Jean-Christophe Folly est le frère de marge et de destin de Jean Genet, refusant « *les zones de femmes, les zones d'hommes, les zones de pédés* ». Son soliloque n'est pas un monologue mais une adresse à l'autre, un « *mec* », un « *cama-*

rade » d'infortune, ou à sa passion amoureuse d'un soir, Mama, rencontrée alors que, foù d'elle, il a écrit son nom sur tous les ponts.

Jean-Christophe Folly incarne jusqu'au vertige toutes les étapes de la chute, toutes les décompositions et recompositions, tous les éclats du désir et de la rage. On ne quitte pas le comédien des yeux, on boit sa parole incarnée et brûlante. « *Le langage est pour moi l'instrument du théâtre* », disait Koltès. Reçu cinq sur cinq dans ce magistral chant d'amour et de révolte. ■

MARINA DA SILVA

Du 5 au 7 janvier à la Comédie de Caen. Le 10 mars au Manège, à Maubeuge; du 22 au 26 mars 2022 au Théâtre des Quartiers d'Ivry; le 3 mai, aux Scènes du Jura, à Dole.

COMÉDIE DE COLMAR

La grandeur de Folly

La Nuit juste avant les forêts de Bernard-Marie Koltès est un texte fondateur dans la carrière de Jean-Christophe Folly. C'est en lisant cette pièce qu'il a eu envie de monter sur les planches. Sur la scène de la Comédie de Colmar, il lui rend hommage de manière magistrale.

Que ceux qui ont assisté à la répétition publique de *La Nuit juste avant les forêts*, en juin dernier à la Comédie de Colmar, se rassurent, même si Jean-Christophe Folly avait donné un aperçu de l'ampleur de son jeu, vous allez être secoués, comme tous les autres spectateurs. D'ailleurs, même ceux qui ont lu la pièce, deux, voire dix fois, y trouveront un plaisir certain. Car le personnage, sans âge, hors du temps, emprunte mille visages sous les traits de Jean-Christophe Folly.

« Un casse-tête à mémoriser »

On doit ce spectacle à Matthieu Cruciani, codirecteur de la Comédie de Colmar, qui assure la mise en scène de *La Nuit juste avant les forêts*. Un texte essentiel de la littérature française, une pièce fondatrice selon Jean-Christophe Folly puisque c'est elle qui lui a donné envie de prendre des cours de théâtre.

À mémoriser, cette pièce est un cauchemar. Sans paragraphe ni point, elle contient des phrases récurrentes tout au long du spectacle. Le manque de repères oblige alors à assimiler les 63 pages



La Nuit juste avant les forêts, une œuvre de Bernard-Marie Koltès, mise en scène par Matthieu Cruciani, semble avoir été écrite pour Jean-Christophe Folly. Photo L'Alsace/Hervé KIELWASSER

d'une traite. Il nous avouera que ce fut « un véritable casse-tête à mémoriser » et s'exerçait quotidiennement en faisant les cent pas. Et s'il n'en suffisait pas, elle oblige l'acteur, seul en scène, à passer d'une émotion à l'autre, parfois sans sommations.

Et c'est quelque chose que Jean-Christophe Folly maîtrise parfaitement. En un instant, il nous emmène du rire aux larmes. De la compassion pour cette âme essulée, au respect pour cet homme fort, « fait d'os, de muscle et de

sang ». Une justesse à couper le souffle, accentuée par une mise en scène, un décor, une bande originale et un éclairage sur mesure.

Accompagné sans relâche dans cette histoire un peu confuse, le public comprend à l'approche de la fin du spectacle tous les enjeux de cette pièce. Tout devient limpide. Les derniers instants sont bouleversants, et après quelques secondes d'un silence pesant, le public entame une ovation appuyée et légitime.

Dom POIRIER

Prochaines représentations à la Comédie de Colmar, ce jeudi à 19 h, vendredi 8 octobre à 20 h, samedi 9 octobre à 16 h, mardi 12 octobre à 19 h, mercredi 13 octobre à 20 h, jeudi 14 octobre à 19 h et vendredi 15 octobre à 20 h.

Plus d'informations sur www.comedie-colmar.fr - 03 89 24 31 78.

PLUS WEB

Voir le diaporama sur notre site internet



La nuit, toutes les barres d'immeuble sont grises

12 NOVEMBRE 2021 | PAR MATHIEU DOCHTERMANN

Après avoir été créé à Colmar, **La nuit juste avant les forêts**, mise en scène de Matthieu Cruciani et interprétation Jean-Christophe Folly, est aux Plateaux Sauvages du 8 au 20 novembre. Un seul en scène intense, porté par un acteur formidable perdu dans une scénario de béton et de ténèbres. Bouleversant.



"Tu tournais le coin de la rue lorsque je t'ai vu, il pleut, cela ne met pas à son avantage quand il pleut sur les cheveux et les fringues, mais j'ai quand même osé" : ces mots, ce sont ceux que Jean-Christophe Folly jette vers la salle, à peine entré, à peine la lumière allumée sur le plateau.

La nuit juste avant les forêts, c'est un monologue achevé par Bernard-Marie Koltès en 1977, une supplique-confession d'un seul souffle – le texte publié aux Editions de Minuit ne contient pas un seul point – qui fait retentir fort les angoisses du personnage et le besoin d'humanité. Un homme seul, la nuit, dans une ville, sous la pluie, adresse ce monologue à un "tu" qui reste à identifier – indétermination puissante qui met d'office le spectateur en déséquilibre.

Le choix de monter ce texte en 2021 n'est absolument pas anachronique. On est saisi par le point auquel le moindre des thèmes soulevés dans la pièce sont absolument en résonance avec les préoccupations contemporaines : la place de l'étranger, l'individualisme froid des citadins, la cruauté qui règne aux marges, le caractère inhospitalier de la ville, la relégation des pauvres et des mal-intégrés... Et, surplombant tout, la peur de la solitude et de l'abandon, le besoin de solidarité et de chaleur humaine impossibles à satisfaire quand on est dehors, qu'on a même plus en poche de quoi se payer une bière, qu'on a pas les bons vêtements, qu'on est trempé jusqu'à l'os – et on saisit bien de quoi cet état détrempé est la métaphore. Sans compter que plane, menaçante, en arrière-plan, la menace de la dictature et du fascisme, des hommes devenus des bêtes, qui ne sont plus que des machines à infliger la mort. On mettra juste un bémol à l'endroit des questions de genre et d'égalité, la façon dont le personnage parle des femmes portant, pour le coup, la marque de son époque.

Matthieu Cruciani s'emploie à livrer un spectacle qui ne tombe ni dans l'écueil de la psychologisation, ni dans celui du misérabilisme. Son personnage se bat, il reste droit, il est encore un homme. Mais un homme qui perd pied : on peut d'abord croire qu'il ne s'agit que d'un passant qui demande du feu, d'un citoyen comme un autre, mais la façade se fissure bientôt, et l'homme s'écroule toujours un peu plus sous le poids de ses contradictions et sous la poussée de son besoin irréprouvable de parler. C'est cette lutte pour garder le cap, dans sa tension avec la nécessité de tendre la main pour espérer toucher celle de l'autre en face, qui donne son caractère poignant à la situation, et la mise en scène le met parfaitement en valeur.

La scénographie est très soignée, vraiment impressionnante. Elle a le caractère monumental d'une cathédrale, en même temps qu'elle nous pose immédiatement dans l'environnement de béton le plus ingrat, le plus laid, le plus stérile qui soit. Un temple érigé dans une banlieue, une forêt urbaine dont les fûts noirs ont été façonnés de la main de l'homme. Les piliers portent des poutres, elles aussi ayant l'apparence du béton sombre, qui pourraient soutenir une barre d'immeuble ou le plafond d'une station RER, on ne sait. Ce qu'on sait, c'est que c'est urbain, inhospitalier, que de l'eau goutte du plafond et que le brouillard accroche ses doigts brumeux à qui essaie de traverser cet espace chichement éclairé. La lumière est dispensée avec parcimonie, et ce décor tout de noir prend des allures d'une toile de Soulages.

Au milieu de cela, Jean-Christophe Folly boxe avec les mots. On sent en lui le combat, la nécessité de dire, et de se mettre en relation avec un autre être humain tout simplement. On devine tous les coups qu'il a pris, en même temps qu'on le trouve campé sur ses deux jambes, qu'il peut encore nous regarder dans les yeux. L'intensité de son jeu prend aux tripes, mais c'est sa capacité à faire sentir ou deviner les failles terribles du personnage qui sont émouvantes. C'est une partition très difficile qu'il négocie là, avec beaucoup d'énergie et de finesse. Cette interprétation qui conjugue nuance et urgence porte le personnage à d'autres hauteurs : on est face à un clochard céleste ou à un prophète des rues, un griot des piliers en béton ou une vieille âme. En tous cas, le personnage sort de l'anonymat de celui qui est à la marge, pour s'élever à un nouveau statut, une nouvelle dignité. C'est très bien joué.

Pour profiter de ce spectacle intense, nécessaire, bouleversant, il suffit d'aller assister à l'une des représentations aux Plateaux Sauvages d'ici au 20 novembre. Ensuite, à la Comédie de Reims du 30 novembre au 3 décembre, puis à la Comédie de Caen du 5 au 7 janvier, au Manège de Maubeuge le 10 mars, au TQI du 22 au 26 mars, et aux Scènes du Jura le 3 mai 2022.

THÉÂTRE - CRITIQUE

La Nuit juste avant les forêts de Bernard-Marie Koltès, mise en scène de Mathieu Cruciani



LES PLATEAUX SAUVAGES ET
TOURNÉE

Dans la mise en scène de Mathieu Cruciani, le comédien Jean-Christophe Foly habite avec force *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès. Il se tient à l'endroit exact où la parole, où la poésie se fait acte.

Pour mesurer les difficultés que pose *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès (1948-1989) à qui souhaite le porter à la scène, un retour en 1979 – soit deux ans après l'écriture de la pièce – s'avère précieux. Cette année-là marque la rencontre entre l'auteur et le metteur en scène Patrice Chéreau, qui le fera connaître. Recevant de la part du premier les pièces *Combat de nègre et de chiens* et *La Nuit juste avant les forêts*, le second, conquis, n'accepte de monter que *Combat*. L'autre pièce, dira-t-il plus tard dans un entretien, lui fit peur car sa « grande phrase unique ne [lui] donnait aucune porte pour y entrer, pas une fenêtre, pas un soupirail pour regarder à l'intérieur ». Le temps a passé et certains ont eu et ont encore l'audace de réaliser ce que Chéreau, dont le lien étroit avec Koltès a longtemps découragé tout autre metteur en scène d'explorer l'écriture, n'avait pas osé. Mathieu Cruciani, co-directeur avec Émilie Capliez de la Comédie de l'Est – Centre Dramatique National de Colmar, est l'un des derniers courageux en date. « Pour ma génération, Chéreau avait comme clôturé la lecture de l'œuvre de Bernard-Marie Koltès. D'autres voies, complémentaires, semblent aujourd'hui pouvoir s'ouvrir », dit-il. Il approche le long monologue non pas comme on essaie de forcer une porte close, mais comme on apprend à fréquenter un être sublime et sauvage. Sans chercher à le domestiquer, en s'adaptant à sa respiration et à ses gestes, quitte à renoncer à son propre confort.

Une Nuit de Foly

« *Un acteur. Un texte. Un espace* ». Avec ces trois mots, Matthieu Cruciani dit bien l'humilité qui sous-tend son geste, et sa quête d'un minimalisme qui tranche avec la logorrhée du protagoniste de *La Nuit juste avant les forêts*. Son épure est pleine de sens et d'intensité, principalement grâce à l'acteur choisi pour incarner l'anonyme de la pièce, l'étranger qui sous la pluie rencontre un homme aussi empêtré sans doute que lui dans les galères de la nuit. Jean-Christophe Foly, comédien et auteur d'un seul en scène intitulé *Salade, tomate, oignons – Portrait d'Amakoé de Souza* créé aux Plateaux Sauvages où nous le découvrons aussi dans la pièce de Koltès, est l'artiste de la situation. Entre adresse directe proche de celle du stand-up et incarnation, il donne chair et muscles aux mots qui remplissent une soixantaine de pages, sans ponctuation. Nerveux, sautillant autour d'une flaque d'eau qui semble attirer comme un aimant sa parole, à moins qu'elle ne la suscite, il est successivement grandeur et déperdition. Vertigineux, il oscille sans jamais se fixer entre les histoires dont son personnage est le héros, ou quelque chose qui y ressemble, et celles où il est le perdant parfait, incontesté. Le sobre décor de sous-sol conçu par le scénographe Nicolas Marie, les belles et douteuses lumières de Kelig Le Bars et la musique aux accents de sonate baroque de Carla Pallone soulignent justement toutes les nuances du sombre poème de Koltès. Ils lui rendent la vie, proche toujours de son envers, qu'elle mérite.

Anaïs Heluin

La nuit juste avant les forêts, de Bernard-Marie Koltès, mise en scène de Matthieu Cruciani, théâtre Les Plateaux Sauvages

Nov 11, 2021 | Commentaires fermés sur La nuit juste avant les forêts, de Bernard-Marie Koltès, mise en scène de Matthieu Cruciani, théâtre Les Plateaux Sauvages



© Jean-Louis Fernandez

fff article de Nicolas Brizault

Comment dire... Cette fois-ci, pour mieux décrire l'intensité d'une soirée, on aurait presque envie de « débiter » par la fin. La salle dans le noir, nous indique que c'est terminé, puis la lumière vient insister, et un silence minuscule, presque gêné par un ou deux applaudissements trop enjoués. Ces acclamations sont très vite rejointes, mais ce très court mutisme est significatif : sur ce texte de Bernard-Marie Koltès, Jean-Christophe Folly nous a plus que tenu, il nous a emporté.

La nuit juste avant les forêts a été écrit en 1977. Un homme passe ses nuits dans des chambres d'hôtels, un homme perdu ou un homme clair, refusant l'univers violent et faux, l'univers dangereux et si mauvais qui cherche à le détruire. Un soir, il pleut et les hôtels n'existent plus, sont pleins, ou le laissent dehors. Il est comme errant dans un hangar où le béton est victorieux, le vide également, le sale et l'eau glissent partout, autour de lui, sur lui, en lui. Cet homme est seul, comme seul sur Terre, il sait se battre pourtant, cogner, se défendre mais ce soir, c'est comme si tout se cassait la figure, il doit crier sa force et sa vérité, il ne sait pas trop pourquoi, pas trop comment, mais il le doit, il doit dire, alors oui il cherche « (...) *une chambre pour une nuit, une partie de la nuit, si on le veut vraiment, si l'on ose demander, malgré les fringues et les cheveux mouillés, malgré la pluie qui ôte les moyens* (...) ». Il aperçoit un homme au loin, lui court après, le rejoint et lui raconte, lui explique. Jean-Christophe Folly est seul et nous raconte, la salle est quasiment l'homme d'en face, presque sous la pluie aussi.

Le texte défile, court, ne s'arrête qu'une fois ou deux, se retourne, revient en arrière pour mieux prendre son élan, il cherche à nous faire accepter d'ouvrir nos portes. La solitude contre cette multiplicité dangereuse, périlleuse. Mauvaise. Jean-Christophe Folly joue de la tête aux pieds. Nous « écoutons » son visage, son corps, nous « regardons » sa voix, qui sait être ferme, suppliante, désespérée et sûre d'elle. Voix et corps s'enlacent pour supplier, expliquer la perte ailleurs et le secours là, et ce minuscule besoin de dormir quelques heures, loin de cette terre. Les histoires se suivent, non-stop, illustrant avec justice et justesse comment tourne le monde. Celui qui fait croire qu'il fonctionne, celui qui passe pourtant à côté de l'essentiel. Et dont cet homme devant nous, cet homme refusé, cet homme qui refuse, cherche à s'en abriter, en croyant que quelqu'un, là, juste en face, tout près, pourrait comprendre et donner la main, lui faire croire un millième de seconde que le monde n'est pas foutu, pas complètement.

Il pleut sur scène, oui, cet homme est trempé pour de vrai, se roule ou tombe dans une flaque d'eau, méchante image du monde et des autres ? Les piliers de béton aux angles parfaits seraient-ils les restes froids du monde ? La terre est là aussi, cette terre qu'une femme a avalée, cette terre qui nous transforme en boue néfaste, sans aucun doute. Cette soirée dégouline. De temps en temps on en sort, pour ne pas se noyer, et l'on s'y replonge avec un grand coup de pied aux fesses, comment tenter de fuir ? Et la musique aussi, tombe idéalement liée à ce texte et à ce jeu. Elle assassine ici, soutient là, envenime, nocturne, toutes ces histoires, ces appels qui tentent de faire croire qu'on a bien un homme sous les yeux. Elle est comme la seule présente sur scène, aussi.

Et donc pour revenir aux applaudissements, ils cessent forcément à un moment donné, il faut aller marcher nous aussi sous la pluie, même si elle n'existe pas ce soir. Et dans le noir, au lointain, comme une silhouette ne sachant pas non plus comment redescendre. Dans le noir. Immobile. Comme nous. Allez savoir ?



© Jean-Louis Fernandez